

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les lettres canadiennes-anglaises **Brian Moore, le passé et le présent**

Naim Kattan

Volume 12, Number 5-6, September–December 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60741ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kattan, N. (1970). Les lettres canadiennes-anglaises : Brian Moore, le passé et le présent. *Liberté*, 12(5-6), 100–102.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1970

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Les lettres canadiennes-anglaises

BRIAN MOORE, LE PASSÉ ET LE PRÉSENT

Les romans de Brian Moore suivent les étapes de sa vie. irlandais, américains et canadiens. Dans son dernier livre, citoyen canadien et partit ensuite aux Etats-Unis à New York et ensuite à Hollywood où il demeure encore aujourd'hui. Ses premiers romans étaient irlandais.

Dans « *The Luck of Ginger Coffey* » Brian Moore décrivait les aventures d'un immigrant britannique à Montréal. Dans ses autres romans il mettait en scène des personnages irlandais, américains et canadiens. Dans son dernier livre « *Fergus* », l'action se déroule encore une fois en points et contrepoints entre l'Irlande et Hollywood. Fergus est un homme de trente-neuf ans. Il a écrit des romans qui ont obtenu un succès relatif. Le voilà à Hollywood où il est engagé par une entreprise de cinéma pour faire l'adaptation de l'un de ses propres romans. Il déserte sa femme, qui l'empêche de voir leur fille et qui pose des conditions exorbitantes pour lui accorder le divorce.

Fergus vit avec une jeune fille dans la vingtaine, à peine plus âgée que sa fille. Il est doublement, triplement inquiet. Le directeur de l'entreprise cinématographique n'est point satisfait avec le scénario qu'il lui a soumis et lui demande d'y apporter des changements que l'auteur refuse de faire parce qu'il respecte son public et son oeuvre. Va-t-il pouvoir garder sa maîtresse ? Il voudrait bien l'épouser, mais sans argent comment fera-t-il pour payer le divorce ?

Cela est pour le présent et c'est toute l'intrigue, mais le passé fait irruption. Tour à tour les parents, la soeur, le frère, les tantes, les amis de Fergus reparaissent dans sa vie. Ce sont des personnages qui sont là devant lui, qui lui parlent. Ce n'est plus simplement l'imagination ; c'est l'hallucination qui remplace le réel.

Au tournant de sa vie, tout homme doit procéder à une comptabilité de son passé pour le posséder, ou plutôt le reposser afin d'accepter le présent. Brian Moore nous évoque l'Irlande de son enfance telle qu'il l'avait déjà décrite dans « *The Lonely Passion of Judith Hearne* » et « *The Feast of Lupercal* ». Fergus n'a pas réglé leur compte aux prêtres qui furent ses maîtres à l'école. Ils sont restés tels qu'ils étaient alors que Fergus se dégageait de l'enfance. Adulte il peut leur résister, leur donner la réplique. Il voit son père tel qu'il est. Il prend sa mesure ; même s'il conserve sur lui une autorité certaine, ce n'est plus le géant de son enfance. Et puis il se souvient des amis, des femmes qu'il a laissées tomber, celles qu'il a aidées et celle qu'il a épousée. Fergus est en suspens entre deux mondes. L'Irlande appartient déjà à un monde enseveli dans la mort et seul le rêve le fait revivre, rêve auquel Moore donne toutes les apparences de la lucidité. C'est que le présent se dissipe dans l'incertitude, la frustration et l'artifice. L'Irlande surgit de l'ombre pour contrebalancer l'uniformité et l'irréalité de la Californie ensoleillée.

Ce roman est bien construit, avec une grande économie de moyens. Et pourtant il nous laisse sur notre faim. C'est qu'on ne sent pas véritablement une conviction de romancier. Il y a une idée de roman. Elle est séduisante. Moore donne à Fergus une cohérence romanesque. Il enferme deux irréalités et il n'est pas assez puissant pour les dépasser. C'est pour cela qu'on n'y croit pas totalement. Tandis que Judith Hearne et Ginger Coffey faisaient face au quotidien, Fergus lutte contre des moulins à vent de sa propre invention.

Brian Moore est maintenant un romancier professionnel qui maîtrise sa technique, mais il a perdu son ancre, une direction qui donne au lecteur la conviction que l'oeuvre répond à un besoin, à une nécessité chez l'auteur.

Un endroit à ne pas visiter

Hugh Garner n'a qu'une intention, écrire un roman distrayant dont l'action se déroule dans une petite ville ontarienne. Un reporter est engagé par un magazine pour découvrir les dessous d'une affaire criminelle. Un garçon a été trouvé coupable de l'assassinat d'une jeune fille. Il fut condamné et se trouve derrière les barreaux. Un comité se forme pour demander la révision de son procès. Le reporter se rend dans la petite ville et découvre sous la façade de la respectabilité une vie grouillante de vices cachés, de pratiques louches. On se trouve au plein coeur d'un Peyton Place canadien. Tout y est : les détails, le suspense. L'écriture est traditionnelle et la surprise est du genre que nous ménage un tel roman. Hugh Garner se montre habile à amener petit à petit le coup de théâtre.

NAÏM KATTAN

— « Fergus » de Brian Moore, McCLELLAND AND STEWART, Toronto.

— « A Nice Place to Visit » de Hugh Garner, RYERSON PRESS, Toronto.